MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicaments, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchements, Clinique interne et externe.* (Examen pratique.)

6e et dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés ; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque !

QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

N° 36.

13.

Sciences médicales.

DES EFFETS, SUR L'ÉCONOMIE ANIMALE, DES AFFECTIONS TRISTES.

Sciences chirurgicales.

DES DANGERS DES BLESSURES DE LA SUBSTANCE DU FOIE. (Méd. lég.)

Anatomie et Physiologie.

DES PRINCIPAUX CARACTÈRES ANATOMIQUES DE L'EXCURVATION OU DÉVIATION POSTÉRIEURE DE LA COLONNE VERTÉBRALE; QUELLES SONT LES PRINCIPALES VARIÉTÉS DE CES DIFFORMITÉS?

Sciences accessoires.

DE LA VAPEUR D'EAU CONTENUE DANS L'ATMOSPHÈRE, ET DES CAUSES QUI LA FONT VARIER.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 20 MARS 1840;

PAR

Vincent-Pierre-Marius Reynaud,

de Toulon (VAR);

EX-CHIRURGIEN ENTRETENU DE LA MARINE DE 2e CLASSE.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

MONTPELLIER,

VEUVE RICARD, NÉE GRAND, IMPRIMEUR, PLACE D'ENCIVADE.

1840.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

AUX MANES DE MA MÈRE.

Regrets !!!

A LA MÉMOIRE DE M. FLEURY,

Premier Médecin en chef et Président du Conseil de santé au port de Toulon; Officier de la Légion d'Honneur, etc., etc.

V.-P.-M. REYNAUD.

Parmi les questions qui m'ont été imposées, celle intitulée : *de l'influence sur l'économie animale*, etc., étant la seule qui m'ait paru susceptible de développement, j'en ai fait le sujet principal de ma thèse.

SCIENCES MÉDICALES.

Des effets, sur l'économie animale, des affections tristes.

Rien n'est plus difficile à définir d'une manière exacte que les affections tristes. Il est des choses que l'on sent fort bien, qu'il suffit de nommer pour les reconnaître, les bien différencier d'avec toutes les autres, la douleur par exemple, mais qui échappent à toute définition. Cela peut s'appliquer aux affections morales, que je fais synonymes de passions, avec la plupart des métaphysiciens et des physiologistes. Tout sentiment modéré ou immodéré, naturel ou surnaturel, sera donc une affection. Si ce sentiment a des limites restreintes, s'il est calme, l'affection sera douce; si, au contraire, il remue, il agite violemment

l'âme, l'affection sera forte, vive, orageuse, etc. L'affection est perçue par l'intelligence, et conséquemment par l'organe encéphalique, car l'un ne va pas sans l'autre; ils ne peuvent pas plus être dissociés que la matière et les propriétés qui lui sont inhérentes. Qui peut aujourd'hui contester ou douter de bonne foi que le cerveau ne soit la condition matérielle indispensable de la pensée? Les cas de cerveaux ossifiés, avec persistance des facultés intellectuelles, ne sont rien moins qu'avérés. On a évidemment pris des exostoses des parois du crâne pour une ossification de la substance cérébrale.

Peut-être paraîtrai-je trop exclusif en donnant aux affections le cerveau pour siége primitif et invariable. Je sais que l'opinion contraire a été professée par l'illustre Bichat, et que cela seul constitue une forte présomption en sa faveur. Cependant Bichat me semble avoir interverti l'ordre selon lequel agissent les passions; ou, en d'autres termes, il a pris la cause pour l'effet, et réciproquement. Tout ce qui est relatif aux passions, dit-il, appartient à la vie organique. Les passions ont leur siége dans la vie nutritive; les passions sont l'attribut spécial de la vie nutritive. Bichat s'est fondé en cela : sur ce que nous sommes dans l'habitude de rapporter le sentiment de nos passions à nos organes intérieurs, et plus particulièrement à la région épigastrique; sur ce que les effets de nos passions se font sentir sur les organes de la vie intérieure. Ainsi la digestion se suspend, est troublée par des vomissements; le cœur bat avec plus de force ou suspend ses battements, etc., etc. Les anciens avaient aussi placé le siége des passions dans le centre épigastrique. S'il en était ainsi, l'affection serait loin d'être dans son essence un phénomène intellectuel. Mais nous nous contenterons ici de rappeler l'objection la plus forte que l'on ait opposée à ce système : les jambes manquent dans la peur; devra-t-on rapporter la peur à cette partie du corps?

Les affections ou les passions, quelle que soit la source dont elles découlent, doivent être rangées sous deux classes, relativement aux effets qu'elles produisent sur l'économie animale (Richerand). Les unes excitent, augmentent l'activité nutritive : ce sont les passions gaies, agréables, telles que la joie, le plaisir, l'espérance, le désir, la gaîté,

le courage, l'amour, etc.; les secondes, au contraire, ralentissent les mouvements circulatoires, débilitent, et sont presque toujours nuisibles : on les appelle affections tristes, au nombre desquelles figurent, en première ligne, le chagrin avec ses nuances variées, la tristesse, la crainte, l'ennui, la honte, le dégoût, la satiété des jouissances.

C'est surtout comme causes qu'il importe d'étudier ces dernières. L'étiologie, en effet, est un des points les plus importants dans l'histoire d'une maladie. Je ne parle point ici des causes finales, dont la recherche pénible et infructueuse se dérobe presque constamment, dans toutes les sciences, à la pénétration de l'esprit humain. La vérité de ce qui précède avait déjà frappé l'attention des premiers observateurs. Hippocrate nous en donne un exemple dans son traité des eaux, de l'air et des lieux, le meilleur et le premier livre d'étiologie. Où trouver d'ailleurs un point d'appui plus sûr aux bases du diagnostic, et un guide plus fidèle dans le mode de curation à employer, que dans les notions exactes des rapports qui existent entre un état morbide et la cause qui l'a déterminé. *Sublatâ causâ, tollitur effectus.*

Toute passion porte tout d'abord et sans intermédiaire sur l'organe cérébral, d'où elle s'irradie dans le système nerveux, et principalement dans celui de la vie organique, allant ainsi susciter les sympathies d'un ou de plusieurs organes internes plus ou moins éloignés. Ses effets consécutifs effacent souvent par leur intensité ses effets primitifs, enfantent des névroses qui donnent naissance elles-mêmes à des altérations organiques dont le cerveau reçoit souvent du retentissement. Ce sont donc des lésions purement vitales, telles que l'hypocondrie, l'hystérie, la nostalgie, l'épilepsie, l'apoplexie nerveuse, etc., que produisent en premier lieu les affections tristes. C'est la théorie de Pujol, de Pinel, de Louyer-Villermay que je développe ici dans ce qu'elle a de général, quoiqu'elle ait des auteurs recommandables pour antagonistes. Ainsi, dans ce qui est relatif à l'hypocondrie, par exemple, Broussais et ses partisans ne voient qu'une phlegmasie chronique de la muqueuse gastro-intestinale, développée chez des sujets nerveux, et provoquant une irritation secondaire de l'encéphale. M. Georget place le siége de l'hystérie dans le tissu cérébral. Willis, tout en la classant parmi les maladies convulsives, croit qu'elle

dépend d'une affection du cerveau et des nerfs, en place le siége à la tête, et rarement aux autres viscères. C'est aux passions qui ont produit ces deux maladies qu'il est nécessaire de remonter afin de découvrir la vérité. Nous reviendrons sur ce point à mesure que nous analyserons l'influence de chaque passion. Jetons tout de suite un coup d'œil rapide sur le trouble dont peuvent être le siége les organes respiratoires, digestifs, circulatoires, sécrétoires et encéphaliques, à la suite des affections tristes.

Coeur. — Tous les auteurs qui se sont occupés spécialement des maladies des voies circulatoires, ont reconnu l'influence des causes morales ; mais tous ne lui ont pas accordé le même degré d'importance. On a fait jouer aux affections morales un rôle trop immense, assure Bouillaud, dans la production des maladies organiques du cœur en général. Ce reproche s'adresse à Corvisart, pour lequel les passions sont les sources fécondes des altérations de tous les organes. Je ne sais de quel côté est la vérité; mais si l'archiâtre de Napoléon a fait une trop large part aux causes morales, ne pourrait-on pas dire que M. Bouillaud semble les avoir oubliées à l'avantage des causes physiques ? Il n'en demeure pas moins certain que si les hypertrophies du cœur reconnaissent très-souvent une cause mécanique, telle que l'ossification des valvules sygmoïdes, le rétrécissement de l'orifice aortique, souvent aussi l'excès de nutrition des parois de l'organe est dû à l'influence d'une passion triste. Corvisart et Dessault ont observé l'un et l'autre que les maladies du cœur ont crû, durant la révolution, à proportion des maux qu'elle a enfantés (1). « Si quelqu'un pouvait nier de bonne foi ou douter, dit Corvisart, des fatales influences physiques des passions sur le cœur, qu'il lui suffise de savoir qu'il se déchire dans un accès de colère, et cause la mort subite (2). » Sur qui observe-t-on d'ailleurs les maladies du cœur? Sur les hommes à grandes et fortes passions. Une affection du péricarde et du tissu du cœur causa la mort de Mirabeau. Talma, dont

(1) Bichat, recherches physiologiques sur la vie et la mort.

(2) Corvisart, maladies du cœur.

l'âme fortement trempée éprouvait les passions qu'il représentait sur la scène, offrit à l'autopsie une rupture du cœur.

Respiration. — Il est peu de maladies du poumon à la production desquelles les passions tristes ne puissent prendre part. L'asthme et la phthisie sont les deux affections sur lesquelles leur influence est la plus manifeste. « Parmi les causes occasionnelles de la phthisie, dit Laënnec (page 647), je n'en connais pas de plus certaines que les passions tristes, surtout quand elles sont profondes et de longue durée ; » et plus loin : « c'est là la raison du plus grand nombre des phthisiques à la ville qu'à la campagne. » Il est à remarquer que les passions tristes tendent à développer non-seulement des tubercules au sein de notre économie, mais encore tous les produits accidentels qui n'ont pas d'analogues dans notre organisation, tels que la mélanose, le pus, le squirrhe, la matière encéphaloïde, la matière colloïde, les kystes. Gardons-nous de croire que l'asthme soit toujours le produit d'un trouble nerveux, et qu'il reconnaisse par conséquent pour causes les affections tristes. La science s'est enrichie de nouvelles recherches depuis les beaux travaux de Laënnec : les causes de l'asthme ont été mieux appréciées ; on a diminué notablement le nombre de ceux que l'on supposait résider dans un trouble nerveux sans altération organique ; car on s'est assuré que les anévrismes aortiques, les hypertrophies du cœur, les obstacles mécaniques apportés à la circulation pulmonaire, des désordres du tissu du poumon, avaient souvent des attaques d'asthme pour symptôme. Les preuves de l'influence des affections vives et pénibles de l'âme sur le développement de l'asthme sont nombreuses. Les catarrhes secs, latents, dont s'accompagnent l'hypocondrie, l'hystérie, l'épilepsie, ne laissent aucun doute à cet égard. Mais c'est surtout dans la production de l'asthme que l'on connaît sous le nom de spasmodique qu'elles ont de la puissance. L'oppression de la douleur profonde, les étouffements de la colère, sont encore des preuves de l'influence que je cherche à établir.

Digestion. — Aucun des organes contenus dans la cavité abdominale n'est à l'abri de l'action pernicieuse des affections tristes ; mais c'est sur l'estomac, et principalement sur le pylore, que leurs effets sont le plus marqués. Le squirrhe pylorique reconnaît, dans l'immense

majorité des cas, une passion pénible pour cause occasionnelle. Les cardialgies, les douleurs obtuses de l'estomac, les nausées, les vomissements, la diarrhée, les borborygmes, la pneumatose intestinale, les hypertrophies de la rate, tout, jusqu'à la gastro-entérite, peut naître et se développer sous l'influence de la tristesse, de l'ennui, de l'envie, etc., etc. Les rapports de l'utérus avec l'affection hystérique sont aujourd'hui contestés par fort peu de personnes. La suppression des menstrues à l'occasion d'une frayeur, d'une colère, a été observée si souvent, qu'il nous semble inutile d'arrêter davantage notre attention sur les connexions de l'organe utérin avec les passions de l'âme. Ce serait cependant dépasser les bornes de l'observation, que d'avancer que toute névrose, tout désordre organique, dérive des passions tristes. Celles-ci sont à leur tour souvent effets. Combien de personnes ne peuvent-elles pas dire : je suis triste parce que je souffre physiquement! Les chagrins qui résultent d'une maladie chronique ne sont malheureusement que trop fréquents ; on peut même les regarder comme une complication des plus funestes. L'économie en reçoit une impression d'autant plus forte, que sa faiblesse l'empêche de réagir convenablement.

Sécrétions. — De tous les organes auxquels la nature a confié le soin d'extraire de notre sang les éléments des fluides de sécrétion, le foie est, sans contredit, celui qui est en rapport le plus immédiatement avec les affections vives de l'âme. On tire les preuves principales : des effets de la frayeur subite, de la colère, qui arrêtent la sécrétion biliaire et produisent la jaunisse. On sait que les larmes coulent abondamment dans le chagrin, que la bouche se remplit de fluide salivaire dans la fureur, que l'urine est sécrétée avec abondance dans la crainte.

Encéphale. — Je n'en finirais pas, si je voulais détailler les diverses influences que reçoit le cerveau des passions désagréables. Qu'il me suffise d'indiquer que, dans le commencement, il y a simplement trouble des fonctions intellectuelles : plus tard, si l'excitation cérébrale est prolongée sans intermittence, à l'excitation succède l'irritation, et à celle-ci l'inflammation. Voilà pourquoi les auteurs qui ont traité des maladies de l'encéphale, ont fait entrer en première ligne les affections tristes dans le cadre étiologique de l'encéphalite et des maladies mentales.

Nutrition. — La santé résulte de l'équilibre parfait entre toutes nos fonctions (Corvisart). Il suit de là que, lorsqu'une passion porte son action sur l'une d'elles, l'équilibre est rompu, et l'économie en souffre; la nutrition ne se fait plus avec régularité; le mouvement de décomposition moléculaire l'emporte ordinairement sur le mouvement de récomposition; il y a déperditions, dont la conséquence immédiate est la maigreur. On dit, avec raison, sécher d'envie, être dévoré par la jalousie. Ces déperditions sont elles-mêmes subordonnées à l'âge, à la constitution, à l'idiosyncrasie de l'individu, et à l'intensité de la cause qui les a produites.

C'est surtout sur l'homme malade que les affections tristes de l'âme deviennent dangereuses. Elles augmentent constamment la gravité de son état; quelquefois même elles le conduisent à une mort que la médecine la plus rationnelle ne saurait prévenir. J'ai été témoin, dans plusieurs circonstances, de semblables effets. Dans une de ses dernières leçons orales, M. Estor nous a rapporté un fait de ce genre; je le consignerai ici : un homme venait de subir l'amputation du pénis; aucun accident consécutif n'avait suivi l'opération; tout en garantissait les chances, lorsque sa femme ayant su à quel prix il avait acheté sa guérison, lui fait les reproches les plus amers. Dès l'instant, l'état du malade change; la plaie, qui marchait vers la réunion avec rapidité, devient blafarde, et donne une suppuration abondante qui s'accompagne de fièvre hectique, laquelle ne cesse qu'avec la vie du malade. On ne saurait trop ménager le moral des malades et des convalescents, l'économie étant dans les conditions les plus favorables pour le développement de nouvelles maladies ou la recrudescence de celle qui existait déjà.

Il serait important et utile à la fois d'analyser chaque passion triste, en la mettant en rapport avec l'état morbide à la production duquel elle concourt avec efficacité; mais la question placée sur ce terrain nous mènerait à des développements très-étendus. Je dirai cependant deux mots des deux principales affections tristes, celles que l'on rencontre le plus souvent dans le cadre étiologique des maladies : je veux parler de la frayeur et du chagrin.

La terreur est une des affections les plus redoutables par ses consé-

quences. Les exemples de morts subites, qui sont survenues à la suite d'une pareille cause, sont très-fréquents. Voici les accidents dont elle s'accompagne quand elle a moins d'intensité : spasme général, frissonnement de tout le corps, reflux du sang de la périphérie au centre, resserrement, constriction de l'épigastre, atonie de tous les muscles, relâchement des sphincters, quelquefois trouble des fonctions de l'entendement, idiotisme (Louyer-Villermay). La frayeur agit cependant, dans certains cas, comme un fort excitant du système nerveux : voyez la rapidité de la course de cet homme poursuivi par des voleurs; rien ne l'arrête; il franchit des obstacles qu'il ne franchirait jamais de sang-froid; la peur lui donne des jambes. Parmi les cas malheureux de perversion des facultés intellectuelles par cause de frayeur, l'histoire conserve avec soin celui de l'auteur des *lettres provinciales* : Pascal voyait partout, depuis son fâcheux accident, ses chevaux allant se précipiter dans la Seine. Mais ce sont surtout les personnes du sexe qui reçoivent de fréquentes atteintes de cette affection. La fragilité de leur constitution, liée au sentiment de leur faiblesse, les rend naturellement craintives. Plus d'une affection hystérique s'est développée à l'occasion d'une frayeur, chez des personnes que leur constitution y prédisposait d'ailleurs.

C'est au chagrin que le médecin est obligé de remonter pour trouver la source la plus abondante des maladies nerveuses. Aussi que de causes peuvent le faire naître ! l'amour contrarié, des revers de fortune, des bouleversements politiques, la perte d'une personne chérie, l'absence de son pays natal..... Sur trente-six cas d'hypocondrie observés par Louyer-Villermay, chez vingt-deux, la maladie a été causée par des affections tristes de l'âme. La mélancolie, l'épilepsie, la nostalgie, etc., etc., sont encore des névroses qui se développent sous l'influence du chagrin; démontrer les effets du chagrin, c'est donc faire l'histoire symptomatologique des affections que je viens de nommer. Je me contenterai de faire quelques observations sur l'une d'elles, que j'ai été à même d'observer deux fois : je veux parler de la nostalgie. Elle n'est pas rare à bord des navires, surtout depuis la création des équipages de ligne. En effet, chaque année arrivent en grand nombre, dans les différents ports, des jeunes gens qui ne connaissent la mer que de nom. Quelle foule d'impressions va leur fournir une

première campagne ! Qu'on ajoute à cela le regret du toit paternel, et l'on aura la raison de la fréquence des ces maladies à bord des bâtiments.

J'étais sur la frégate la Magicienne, lorsque ces deux cas se sont présentés à mon observation. Dans l'un, les symptômes ont marché avec tant de rapidité, que la mort est survenue au bout de quatorze jours; dans l'autre, au contraire, la maladie s'est développée avec lenteur, et la promesse de le renvoyer dans sa patrie a suffi pour guérir le malade.

C'est dans notre traversée de Toulon à Rio-Janeiro, vingt-deux jours après notre départ, qui eut lieu le 4 Juillet 1828, que le premier des deux marins tomba malade ; et aussitôt, tristesse profonde, chaleur et douleur à la tête, yeux ternes et enfoncés, traits de la face affaissés et allongés, fièvre nerveuse ; ces accidents furent croissant jusqu'au dixième jour, époque à laquelle des phénomènes d'encéphalite se déclarèrent. Quatre jours après, le malade était mort. Des cas semblables ont été observés et décrits exactement par M. Larrey, sous le nom de nostalgie sur-aiguë (Mémoires de chirurgie militaire).

L'invasion de la nostalgie, chez le second sujet, eut lieu dans la rivière de la Plata, en rade de Monte-Video, douze mois après notre départ de Toulon. Les symptômes, quoique fort analogues à ceux que nous avons relatés dans l'observation précédente, se développèrent avec lenteur, et n'acquirent une véritable intensité qu'une vingtaine de jours après l'invasion de l'affection nostalgique. Mais alors le dérangement fonctionnel augmenta rapidement. La digestion devint difficile, irrégulière ; la déglutition pénible, la nutrition languissante, la maigreur voisine du marasme ; la fièvre hectique nerveuse passa à l'état continu. L'excitation du cerveau était voisine de l'inflammation ; tout faisait présager une issue funeste, lorsqu'on promit au malade de le renvoyer en France. Dès ce moment, la scène morbide fut différente; la dégradation physique disparut si rapidement, qu'au bout de quinze jours on en apercevait à peine des traces. La promesse ne fut point exécutée, et le malade ne cessa pas néanmoins de se bien porter pendant tout le reste de la campagne.

Il résulte évidemment de ces deux observations : 1° que la nostalgie peut se développer d'une manière brusque et entraîner la mort en peu

de jours ; 2° que le seul traitement qui agisse d'une manière efficace est la satisfaction des désirs du malade, ou la promesse de les satisfaire ; je dis promesse, parce que, plus d'une fois, elle a suffi pour opérer la guérison ; 3° que la nostalgie est toujours, dans son début, une névrose, une lésion vitale ; car, s'il en était différemment, comment la médecine du cœur pourrait-elle seule la guérir ? La chose essentielle, en effet, est de substituer une affection agréable, l'espérance, la certitude du bonheur à venir, à une affection des plus tristes, le désespoir : *naturam morborum ostendit curatio.* On trouve, il est vrai, des traces d'encéphalite, mais ce serait s'abuser que de faire consister la maladie dans cette altération organique, qui est une complication très-grave et pas autre chose. Les désordres anatomiques ne sont pas d'ailleurs exclusifs au cerveau. On trouve quelquefois des lésions variables dans les viscères thoraciques et abdominaux, mais principalement dans la portion sous-diaphragmatique du tube digestif ; c'est aussi sur elle que le cerveau dirige spécialement ses sympathies dans les affections tristes. Les signes infaillibles de gastro-entérite sont loin d'être constants, et c'est une circonstance dont n'ont point tenu compte les partisans de l'illustre Broussais, lorsqu'ils ont assigné l'estomac pour point de départ à l'affection nostalgique : pas plus que l'hypocondrie, la nostalgie n'est une inflammation chronique de la muqueuse gastro-intestinale.

La facilité que nous avons de nous soustraire à l'action des antipathies les rend presque inoffensives. Ayant leur siége dans les organes des sens, on a dû les diviser naturellement en antipathies du goût, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du toucher. On sait qu'un mets très-confortable pour plusieurs personnes peut provoquer chez une autre des vomissements ; que des odeurs fort agréables, celles de la violette, par exemple, peuvent ne pas être supportées par certaines femmes, et produire même chez elles des maux de tête, le hoquet, la suffocation..... Tacite raconte que Germanicus ne pouvait supporter ni la vue ni le chant d'un coq. Louyer-Villermay parle d'une dame qui ne touchait jamais une robe de soie sans avoir envie de vomir. Tout le monde connaît la sensation pénible qui accompagne le frottement d'un corps métallique contre un autre corps de même nature.

Le développement et l'intensité des effets des passions tristes se subordonnent à plusieurs circonstances qu'il nous semble indispensable d'indiquer.

La civilisation a toujours exercé la plus grande influence sur les causes physiques et morales des maladies. En effet, elle a restreint le domaine des premières en entourant les peuples de soins hygiéniques, mais elle a agrandi le champ des secondes par l'activité incessante qu'elle a suscitée dans les facultés intellectuelles. En étendant nos besoins, elle a étendu et augmenté nos désirs sans nous donner toujours les moyens de les satisfaire. De là des contrariétés, des emportements, puis de l'abattement, du désespoir. Voilà, n'en doutons pas, la raison de beaucoup de névroses. En France, les passions sont impérieuses, conduisent à la mélancolie, au suicide; en Turquie, l'habitude de la contrainte émousse la sensibilité et engendre l'apathie.

On a dit avec raison que chaque période de notre existence est marquée par ses rapports organiques, sa spécialité morbide, et l'on a distingué ainsi une vie cérébrale, une vie thoracique, une vie abdominale. Cela est vrai, non-seulement au physique, mais encore au moral. On sait, en effet, que, dans l'enfance, la mobilité des sensations prédomine; que, dans la jeunesse, les affections tendres, désintéressées, généreuses sont les plus fréquentes; qu'à l'âge viril appartiennent les passions orageuses: à cette époque, l'homme se concentre en lui-même; le feu de l'ambition le consume, et avec elle marchent les soucis, l'inquiétude, les craintes. Aussi c'est à l'âge adulte qu'on observe les névroses, et principalement l'hypocondrie. Les enfants en sont généralement exempts.

Cabanis a démontré de la manière la plus claire l'influence du physique sur le moral et du moral sur le physique. Il a donc résolu d'une manière approximative le problème qui suit : le tempérament d'un individu étant donné, déterminer son caractère, et réciproquement. Parmi les tempéraments, le mélancolique est celui qui dispose le plus aux affections tristes. Le malheureux Jean-Jacques en est peut-être la preuve la plus certaine. Il vit d'abord tout sous le côté le plus agréable; mais bientôt son âme fut froissée par les préjugés et souvent par l'injustice des hommes. Dès lors, il tomba dans un excès contraire. Il finit par croire que tout le monde avait conspiré contre lui. Cette vérité fait saillie à

chaque page de ses confessions et des rêveries de son promeneur solitaire. « Me voici, dit-il, dans sa première promenade, seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même, moi le plus sociable de tous les hommes ; » et un peu plus loin : « pouvais-je croire que je serais tenu, sans le moindre doute, pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrais l'horreur de la race humaine et le jouet de la canaille..... »

Le caractère, dit Louyer-Villermay, est à l'organisation morale ce qu'est le tempérament à la constitution physique. Les tempéraments moral et physique indiqués par cet auteur se subordonnent l'un l'autre, comme nous venons de le prouver. Voici, du reste, en deux mots, nos idées sur ce point. Au tempérament sanguin appartient le caractère gai, inconstant, amoureux ; les affections tristes de l'âme sont le partage exclusif du tempérament bilieux ; le caractère apathique s'observe spécialement sur les sujets lymphatiques ; la mobilité, les caprices accompagnent la prédominance du système nerveux ; aussi, les observe-t-on fréquemment chez la femme, dont la constitution est principalement cellulo-nerveuse.

De toutes les saisons, l'automne est celle qui favorise le plus les passions tristes dans leur action. On sait que Jean-Jacques sentait alors se renouveler toutes ses douleurs.

Les climats sombres et humides exercent encore une grande influence sur le développement des affections pénibles de l'âme. Mon dernier séjour à Brest m'en a parfaitement convaincu.

SCIENCES CHIRURGICALES.

—

Des dangers des blessures de la substance du foie. (*Méd. lég.*)

Le danger des blessures d'un organe est mesuré par l'importance de ses fonctions, sa texture vasculaire et nerveuse, et sa susceptibilité à s'enflammer. De tous les viscères abdominaux, le foie est le plus riche en vaisseaux après la rate. Un double système veineux, des ramifications artérielles et biliaires composent une vaste trame au sein de laquelle est déposé le tissu glandulaire. Aussi ses blessures profondes sont de nécessité mortelles, à cause de l'épanchement biliaire et sanguin. Celles qui attaquent la face inférieure du foie, sont plus graves que celles qui atteignent toutes les autres parties de la glande. Elles ne le sont pas moins, celles de la vésicule du fiel, à cause de l'épanchement biliaire, qui est suivi constamment d'une péritonite mortelle. Quelque légères qu'elles soient, les blessures hépatiques sont suivies de l'inflammation du péritoine et du tissu propre de l'organe. La péritonite est circonscrite d'abord au foie; ensuite elle se propage de l'un à l'autre à tous les viscères de l'abdomen; elle est souvent rebelle à toute médication. L'hépatite se développe d'autant plus facilement qu'on habite un climat plus chaud. La suppuration est sa terminaison ordinaire; il se forme des abcès qui causent presque toujours la mort du malade par la fièvre lente. Le cas le plus heureux est celui où le foie ayant contracté des adhérences avec la paroi correspondante de l'abdomen, l'abcès s'ouvre au dehors. Gardons-nous de croire cependant qu'alors la guérison est

infaillible! J'ai vu en 1827, sur le vaisseau la Provence, un abcès hépatique très-considérable se faire jour au dehors. Le malade mourut dans le marasme le plus complet. A l'autopsie, le foie ne présentait plus que le cinquième de son volume; il était remplacé (partie moyenne) par une vaste excavation.

Les violences extérieures, les contusions, déterminent quelquefois des ruptures mortelles dans le foie, sans que les téguments abdominaux aient la moindre apparence de meurtrissure.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

—

Des principaux caractères anatomiques de l'excurvation ou déviation postérieure de la colonne vertébrale ; quelles sont les principales variétés de ces difformités ?

Arrivée à son plus grand développement, la gibbosité ou déviation postérieure a des caractères anatomiques extrêmement marqués. Les apophyses épineuses font une saillie considérable en arrière ; la colonne vertébrale est très-concave en avant. Tantôt l'excurvation est arrondie, régulière ; tantôt elle est anguleuse. Dans le premier cas, l'écartement des apophyses épineuses n'est pas aussi considérable que dans le second ; dans le premier cas non plus, les corps des vertèbres ne sont pas aussi rapprochés les uns des autres, quant à leur partie antérieure, que dans le second. A mesure que la colonne s'affaisse, le diamètre transversal et le diamètre vertical du thorax diminuent. Les viscères de la poitrine sont à l'étroit ; ils viennent chercher place dans la cavité abdominale dont ils sont cependant toujours séparés par le diaphragme ; les viscères abdominaux sont refoulés dans le bassin ; les fonctions digestives et respiratoires sont troublées. M. Jules Guerin distingue : 1° une excurvation régulière, dans laquelle la saillie des apophyses épineuses va en augmentant d'une manière insensible de ses extrémités vers sa partie moyenne ; 2° une excurvation anguleuse dans laquelle la saillie est brusque. La courbure de la colonne vertébrale peut être portée depuis l'angle obtus jusques à l'angle droit. L'excurvation sénile, si commune chez les laboureurs, ne doit pas être rangée au nombre des variétés, du moins quant à la destruction des rapports anatomiques.

SCIENCES ACCESSOIRES.

—

De la vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère, et des causes qui la font varier.

L'atmosphère contient toujours une quantité d'eau variable. Lorsque l'air en est surchargé, on dit que l'atmosphère est humide ; lorsqu'au contraire elle en renferme peu, on la dit sèche. La vapeur est non-seulement mélangée, mais encore combinée chimiquement à l'air ; aussi celui-ci, sans perdre sa tempérance, accroît de volume et change son élasticité et son poids spécifique.

La quantité de vapeur atmosphérique n'est pas la même dans toutes les circonstances. La chaleur et la condensation l'augmentent, le froid et la dilatation la diminuent. Ainsi, lorsqu'une masse d'air a absorbé autant d'eau qu'elle peut en contenir, si elle est refroidie ou dilatée, une partie de l'eau devenue élastique reprend l'état liquide et paraît à l'état de bulles de vapeur. Un corps chaud porté à l'air devient humide vers ses surfaces (Biot) ; l'eau se précipite. Au contraire, la capacité de l'air pour la vapeur augmente avec la chaleur ; les bulles de vapeur se dilatent, deviennent élastiques.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL, Suppl.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DELMAS, Présid.	*Accouchements.*
GOLFIN, Examin.	*Thérapeutique et Matière médicale.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
....	*Pathologie externe.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
BERTIN, Examinateur.
BATIGNE.
BERTRAND.
DELMAS fils.
VAILHÉ.
BROUSSONNET fils.
TOUCHY.

MM. JAUMES.
POUJOL.
TRINQUIER.
LESCELLIÈRE-LAFOSSE, Exam.
FRANC.
JALAGUIER.
BORIES, Suppl.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.